Club des Poètes

AUGUSTE BERGOT
Président des Jeux Floraux de Bretagne,
Brest

PRIÈRES DE CONTREBANDE

36

Éditions Sésame

Dans la même collection

2. 7. 9. 11. Eléonore Niquille
Chants pour attendre l'aube I. II. III.
Encore cette flûte lointaine I.

3 A.-M. Goulinat
Ombres et lumières.

4. René Martinot
Trois filles de mon pays.

5. 10. 19. 22. Emile Mosseri
Reflets d'automne I. II. III.
Les jours de la semaine

6 Pierre Segaud
Rêves et fantômes

8. Mirèlo Doryan
Sous le chapiteau des poètes.

12. 20. Clarence Bell
La marchande de féeries.
Coquillages.

13. Jean et Dina Vaneau-Latour
De Montmartre à Passy I.

14. 15. Annie Dagorn
Poésies I et II.

16. 34. Simone d'Arverne
In Memoriam.
Evocations

17. Manuelle des Brandes
Rimes au vent.

18. 24. Paule Malherbe
A l'ombre des Pagodes
Légendes Cambodgiennes

21. J. Allamand
Le miroir des heures

23. M.-A. Auger
Côte d'Azur.

25. Casimir Jullien
Muse nue et le Paon.
I. Blasons de mer.

26. 27. 28. Françoise-Albert Quemin
Sur les pipeaux brisés.
Le Cœur aux Ecoutes.
Fleurs du passé.

29. Jehan Despert
Naissance de la Rose.

30. Ryno Morel
Poèmes pour Chounette.

31. Janou Boissel
Lumières et Abîmes

32. Marcel Brun
L'arc-en-ciel patiné

33. Schaettel
Asterisques

35 Henri Bassis
Sonnets pour la République

"SANTO-SOSPIR"
SAINT-JEAN-CAP-FERRAT.

10 Novembre 1958

La Bretagne est féconde en songes, maléfices, grâces, princesses prisonnières d'une tour et fées pareilles à la brume irisée entre les arbres. Le tout dominé par l'énigme du Graal et par ses chantres.

C'est sous cet aspect de très-purs que je me représente le cortège des poètes bretons derrière ce vieil ange neigeux : Saint-Pol-Roux, et Max Jacob l'enchanteur.

Je salue Auguste Bergot dont les poèmes reflètent la haute vague du large flagellant d'écumes les rocs et les fantômes du Finistère.

Jean COCTEAU,
Membre de l'Académie Française.

✝

A l'origine, les poètes et les prêtres ne formaient qu'une seule caste ; ils n'ont été différenciés qu'en des époques postérieures. Mais le vrai poète est toujours resté un prêtre et le vrai prêtre est toujours resté un poète. L'avenir ne ramènera-t-il pas l'ancien état de choses ?

NOVALIS.

CLEF DES SONGES

O mon Dieu, notre unique amour,
sphinx majestueux au giron des étoiles,
l'énigme qui vous enveloppe
accroit tous nos désirs et permet tous les rêves.

Versets où fleurissent les idylles,
quatrains de Nostradamus ou prophéties de Sainte-Odile,
clef des songes d'éternité qui ouvre toutes les portes de la Terre,
clef impérissable de l'Aventure et du Mystère,
ô mon Dieu,
source infinie d'extase et de douleur des hommes,
miroir changeant de nos multiples fantômes,
bénie soit à jamais votre œuvre sibylline...

CONFLUENTS

Avec leurs sinuosités particulières, l'Aulne, l'Elorn et la Penfeld ont chacune leur origine et toutes les trois se jettent dans la même rade.

Ainsi les hommes et leurs cultes. Ils viennent de toutes parts et se rejoignent en Dieu qui les inonde de la même lumière.

CHRISTIANISME

Cette nuit, j'ai fait un rêve...

Le monde m'apparut tel qu'à son aurore, immense et désert. Quelques hommes y vivaient cependant, forts et presque nus. Ils se nourrissaient des produits de la nature, de la chasse et de la pêche, et se retiraient la nuit dans des cavernes, à l'abri des bêtes sauvages.

L'amour y était libre mais la brutalité régnait comme chez les fauves. Le réseau des lois dans lequel l'homme civilisé s'emprisonne aujourd'hui n'était pas encore tissé par l'araignée humaine.

Des couples restaient unis par le plus doux des liens, l'amour ; d'autres se dispersaient, séparés par le plus grand des obstacles, la haine.

Les forts, soit individuellement, soit en groupes, s'emparèrent des pays privilégiés et y développèrent leur race. Ce fut l'époque des grandes invasions, de la Terre assaillie par de formidables houles comme la grève par les vagues grondantes du large.

Le plus fort, donc, planta sa tente, établit des frontières, décréta, soutenu par son glaive :

— Ceci est à moi.

O spoliation !

●

Quel christianisme rénové, quelle rébellion salutaire fera un jour une seule patrie de notre misérable planète et de tous les hommes enfin libérés des peuples frères ?

TOLSTOI

C'était par un beau matin de 1910. Je me promenais sous les arbres du Cours d'Ajot qui domine la rade. Certains goélands plus hardis que les autres, en un vol gracieux décrivant de larges courbes, s'aventuraient jusque sur la ville et jetaient leurs cris aigus, annonciateurs de la tempête.

Las de marcher depuis quelque temps déjà, je m'assis et je dépliai, insoucieux, les feuilles d'un journal quand tout-à-coup mes regards tombèrent sur un titre sensationnel :

TOLSTOI EST MORT !

Avidement, je parcourus les quelques lignes, les trop rares nouvelles sur sa fin : Ainsi, Tolstoï était mort ! Tolstoï venait de mourir !

En une vision aiguë du drame lointain, je vis dans les steppes glacées d'Astapovo, près d'une petite gare déserte, couché sur un lit de feuilles mortes, une ceinture de corde grossière à la taille et chaussé de bottes nationales, le grand moujick à la tunique de serge rude, aux cheveux et à la barbe hirsutes, et blanc, et froid et plus prestigieux encore aujourd'hui que la Mort l'avait touché de son doigt fatal.

Telle qu'une nuée d'oiseaux du Paradis où se cachaient, perfides, quelques corbeaux maquillés, la troupe des apôtres de toutes les religions, les prêtres surgis de leurs églises, les pasteurs protestants échappés à leurs temples, les

rabbins juifs évadés de leurs synagogues, les fellahs, les brahmanes, les bonzes, les fakirs, les derviches, le Grand Lama lui-même, les popes, les muphtis, les druides d'hier, les papes de toutes les confessions, tout cela, pêle-mêle dans une ruée désordonnée, haletante et bigarrée, tout cela accourait vers lui de tous les coins de l'Univers pour le voir, pour l'injurier ou le bénir.

Une blanche vision qui remplissait l'espace d'une étrange douceur apparut qui glaça de terreur tout le peuple hideux des marchands de patries terrestres et les fit s'enfuir tout-à-coup dans un galop éperdu, dans je ne sais quelle déroute qui rappelait une fuite fabuleuse de centaures...

La forme peu à peu s'effaça, s'estompa, s'évanouit tout-à-fait. Dès lors, pour Tolstoï commençait la nuit souterraine. Maintenant, vers le Ciel, son éternel séjour, notre rapsode chrétien pouvait remonter.

▼▼

...Et l'on dit qu'en effet des passants attardés aperçurent ce soir-là une féerie de lumières...

GUET-APENS

J'ai poignardé mon vieux fantôme
un soir au coin d'une rue.
D'un geste de colère,
j'ai jeté à tous vents mes œuvres du passé.

Et tournesol de la Beauté,
me voici dans Paris, monstrueux madrépore.
La Seine est le miroir soudain de mon génie.
Je parle à l'Univers du haut de Notre-Dame !

La mitrailleuse de mes paradoxes
crache ses balles sur la Cité.
Tous les vertiges de la pensée
font vaciller mon auditoire.

Je danse sur la corde raide
par delà le Bien et le Mal
et mes bonds font des trous dans la lune.
(pardon, Madame ! Et sans rancune).

Sol-do-mi-sol... Esthète du crime,
je trace dans l'azur des parafes de feu.
Lucifer ! Lucifer ! Oiseau pourpre des cieux,
Archange, prends ton vol sublime !

Et dans les splendeurs sidérales,
incarne les songes de ma Vérité
afin que les siècles futurs entendent
le cri de mon éternité !

COUP DE MAIN

Ce soir-là, dans le crépuscule ensanglanté, un grand oiseau blanc, poète de l'azur, piqua droit vers le sol, comme un aviateur parachutiste.

Affamé, altéré, il voulut acheter de la rosée d'amour et du miel de Beauté.

Comme, pour payer, il offrait des nuées d'arc-en-ciel à l'effigie de Dieu :

— La monnaie du ciel n'a pas cours sur la Terre ! lui répliqua sèchement l'adjudant, barman à la cantine du cantonnement.

Le pauvre oiseau immaculé ! Il était de l'escadrille des Etoiles.

Or, voici qu'on le versa dans l'Infanterie grégaire. Et c'est ainsi qu'un matin, à l'aube, il périt « entre Rhin et Moselle », sous le noble drapeau de France.

O archange désemparé, messager de notre espérance, merci d'avoir été cette splendide offense.

12 décembre 1939.

RHONE

Autour des feux de l'Aventure,
chauffer mon âme de Peau-Rouge ?
Oh ! plutôt, à la source jaillissante de la Foi,
me rafraîchir.

Elle bruissait jadis en quelque Saint-Gothard,
se filtrait au lac,
me donnait son eau pure...

Un jour, elle se perdit dans le sol.
Et la nuit bleue tomba sur les fuyants rivages.

Ainsi la divine Espérance.

Mais la voici revenue, Rhône à éclipses,
nappe de cristal où se mirent les célestes rêves...

Et elle court désormais, rapide, vers la Mer...

été 1944

PASSEMENTERIES

Chez Monsieur Pichavant, à Pont-Labbé-Lambour,
il y a des devantiers qui sont de vraies amours :
chupens brodés, gilets dorés et rouges qui font merveille...

Ainsi, et grâce à ses atours,
la bigoudène de mon pays est plus belle que le soleil.

Habiles, les artisans travaillent à l'envers :
Çà et là, les fils soyeux, brouillés, pendent et s'entrecroisent..
On dirait une chevelure qu'un vent capricieux froisse.
Mais retournez l'ouvrage...
Et voyez la divine surprise !

✝

Ainsi l'œuvre de Dieu, de l'homme est méconnue.
Il juge l'Infini par son pitoyable Univers.

Janvier 1956

●

BLEUETS DES DUNES

Tel un arbre plein d'oiseaux qui chantent sur les branches, me voici au sommet de mon été splendide.

Les souvenirs dorés de ma jeunesse en fleurs se lèvent dans mon âme et je verse des larmes...

Ma mère, le sais-tu ? que je fus en Bretagne le vagabond sans feu ni lieu qui cherche un bon abri dans toute la contrée. Or, sais-tu qui j'ai rencontré ? Un merveilleux ami que j'avais oublié : Dieu.

Comme dans une eau agitée par le vent on ne voit plus sa propre image, ainsi je ne voyais plus le visage de Dieu, brouillé par mes passions et les ténèbres de la chair...

C'est touchant de voir comme un ami d'enfance s'efforce à captiver le cœur de celle qu'il a connue, ainsi Dieu, longtemps, m'a recherché et m'a voulu gagner... Et voici que je suis tout en pleurs au spectacle de son tenace amour.

Tel un itinérant qui chemine à sa guise et frappe tout-à-coup à la porte d'une maison, ainsi dans mon cœur triste, un jour, Dieu a frappé... Et voici que mon âme en est toute éblouie.

Entrez ! Entrez dans ma demeure, beau chevalier d'or et d'argent, vous apportez dans ma misère vos divins gestes de lumière...

Rejoignez-moi dans votre étreinte, me dit alors le Messager céleste... Je tremblais mais j'étais sans crainte comme la Vierge au jour béni de l'Annonciation.

Et la famille fut ce qu'elle était aux anciens âges, un nid d'allégresse et d'amour...

O vénérée soit ton image,
Seigneur qui d'un enfant perdu sus faire un sage,
Seigneur qui rends léger le fardeau de mes jours.

✝

CHRISTINE

Elle allait dans le vent, rêveuse, à l'aventure...
Les papillons étaient ses frères.
Aux oiseaux, elle disait des contes de féerie
et tous, ils la suivaient, cette enfant si jolie.

Nul ne savait son nom ;
chacun la baptisait à sa guise.
et l'on disait, et l'on croyait,
que, plus que tous les autres, Dieu qui est bon l'entendait.

Un jour — horreur ! — un serpent
échappé de certain cirque ambulant
s'enroula autour de la Croix du village.
Les chevaux s'arrêtaient net
comme brusquement frappés par l'orage.
Les oiseaux dans les arbres
criaient à l'innocente leur peur pusillanime.

Elle accourut soudain, la fragile ingénue,
l'innommée vagabonde, la protégée du Ciel.
D'un bond, elle saisit sur l'herbe une faucille
et d'un seul coup trancha la tête du reptile.

Le pays était délivré du monstre profanateur.

O l'hymne de bonheur vers la bonté divine !
La foule, le dimanche, remercia le Seigneur
en couronnant de fleurs l'enfant libératrice...

Et depuis ce jour là on la nomma : CHRISTINE.

COLÈRE

D'une plume trempée dans l'arc-en-ciel,
j'ai fait chatoyer mes idées
et des bulles sont montées, pures et chrétiennes,
vers les nuées.

Un innocent qui passait par là
s'est mis à rire avec éclat.
Il vit combien était stérile
son effort pour les attraper.

Tu ferais bien de l'imiter,
crapaud bouffi de vanité
qui es tout rond comme une orange.

N'est pas qui le veut un archange,
petit troupier, petit soldat,
bafreur de soupe et de rata.

GWERZ DE MONSEIGNEUR DUPARC

(doyen d'âge de l'Episcopat français,
sacré évêque en 1908)

Seigneur, vous l'avez donc ramenée à l'étable cette folle brebis qui vous avait quitté, préférant le bois sombre à votre intimité et l'eau rare ou troublée au ruisseau délectable.

Robert VALLERY-RADOT.

Quelle tempête ! Quels cris étranges à l'horizon !

La mer se gonfle et roule avec un long tumulte que je n'ai jamais encore entendu. Ce ne sont partout que vagues en révolte et que plaintes... Qu'est-ce que tout cela, mon Dieu, peut donc bien signifier ?

Parbleu ! Je comprends maintenant... N'est-ce pas, en effet, Dahut, la princesse folle de son corps que j'aperçois là-bas à côté de Satan, le prince rouge qui lui a ravi la clef de la ville d'Ys engloutie ?

On connait cette histoire : Il a jeté alors le démon qu'il portait en croupe et les flots se sont brusquement arrêtés dans leur poursuite mais Dahut a sombré dans la mer et avec elle toute la troupe des débauchés sans nombre qui foulèrent aux pieds le saint ciboire et profanèrent les degrés sacrés de l'autel.

La colère de Dieu fut impitoyable et l'on tremble encore d'effroi dans le pays au souvenir de cette horrible nouvelle.

Oui, je les reconnais ! C'est bien toute cette cohorte de damnés et de pécheurs maudits qui, aujourd'hui, veut sortir de l'abîme et se rebeller contre la Croix haute que l'on aperçoit là-bas, la croix sainte de Guiligui, en Portsall, où, il y a un demi-siècle je suis né.

Les voici qui jaillissent des flots, qui sautent blanchis par l'écume et verdis par leur haine... Ils se ruent sur les grèves, s'emparent des galets de la dune, des rochers noirs qu'ils désagrègent et, formés en cortège, se précipitent vers le promontoire escarpé de Bar-al-lan pour l'assaillir par le nord cependant que des rumeurs hostiles grondent au loin, là-bas à l'ouest du côté de Trémazan où s'agitent des feuillages à forme humaine...

Hé oui ! des feuillages à forme humaine... Ne dirait-on pas un tableau fantastique de Yann Dargent ? Des nains maléfiques, surgis des arbres rabougris, grouillent dans les chemins creux, les vieux chênes, et, au passant affolé, jettent un sort... Il en arrive de partout, des bois de Lampaul, de Lanildut, de Kersaint... Ce sont tous les korrigans, tous les farfadets, tous les lutins malicieux de la Légende qui se sont répandus aujourd'hui sur la lande et ils glacent de terreur toute la contrée.

Du sud, je vois venir aussi les druides en longue tunique blanche. A leur tête marche, précédant les bardes à la robe bleue, les ovates à la robe verte le farouche Gwenclan, sorti de sa tombe géante du Ménez-Bré.

De leur faucille d'or qui coupait jadis le gui sacré, ils veulent maintenant trancher les têtes des usurpateurs qu'ils menacent des bassesses ténébreuses d'Anouf... Ils maudissent à la fois Saint-Patrick et Merlin, l'enchanteur, le druide converti dont l'âme épancha dès lors le miel de la douceur, de la Beauté et de la Sagesse...

Comme des béliers puissamment lancés, ils convergent avec furie dans un immense complot vers ta Croix, ô Jésus, agneau de douceur et d'équité, puits d'amour et source de jeunesse, Christ de Bethléem et de Galilée.

Elle chancelle déjà sous leurs coups répétés, infatigables, leurs coups de forcenés, leurs coups de révoltés sauvages...

Or, auprès de Toi, ô Christ, quels sont aujourd'hui tes défenseurs ? Où sont donc ceux qui, hier, confessaient ta parole et te promettaient au Temple et sur l'Evangile fidélité et sacrifice, au prix même de leur vie ?

Ils sont une poignée à peine, il est vrai, fervents. Et leur exemple héroïque enflamme maintenant les spectateurs. Je les reconnais : Ils sont mon sang. Ils sont mes frères, ils sont ma race, mes cousins, mes tantes, mes aïeux même. Ils font à ton gibet de Crucifié une incorruptible garde d'honneur. Oui, je les reconnais : C'est l'oncle François de Croaz-ar-Reun, c'est Auguste de Ridiny, c'est Hervé de Kervanoc'h, c'est Jean Oulhen, le voyageur. Et c'est Tantic, de Corn-ar-Valy qui, sœur de ma mère, nous a livré son toit d'ardoise et de lumière ,sans doute pour se libérer plus encore de la Terre...

Et moi, le témoin ému de cette lutte angoissante, je pourrais regarder, insensible, cette atroce mêlée ?

Non ! Car soudain, mon cœur a parlé... Mon cœur d'indifférent, promené sur toutes les routes du vaste monde...

Mon sang, ma race, mon Dieu, vous ne faites qu'un aujourd'hui, vous ne faites plus qu'un désormais avec moi-même !

Au péril qui vous menaçait, j'ai senti que j'étais des vôtres et j'ai pleuré d'inquiétude... Puis d'un bond, je me suis jeté. hardi, au cœur de la légion courageuse des chrétiens anonymes...

Seigneur ! Permets au poète qui t'aime et te vénère, permets qu'il t'apporte cet humble chant de sa harpe... Il sait que les mots et les gestes font et défont les plus glorieux empires, les patries les plus altières. Et que Toi seul, l'Eternel, dans les espaces insondables du Ciel, tu demeures...

Or, le poète en était là de ses pensées quand se produisit soudain un miracle : Que ressentait donc, en effet, la légion des réprouvés qui assiégeait le Calvaire ? Elle semblait tout-à-coup troublée... Elle hésitait dans son ultime assaut brusquement ralenti.

Ah ! je vois venir là-bas sur la route la lente procession des communiantes et des pélerins de la Vierge par ce joli mois de mai fleuri qui est le sien et qu'elle protège... Ils défilent et chantent leurs cantiques d'adoration vers la voûte des nuages... Oh ! les bannières rutilantes ! Le noble, le touchant cortège de l'Eucharistie sans cesse renouvelée ! Comme ces blanches enfants des lys ont la parure ! Tout un monde ingénu luit dans leurs yeux candides. Qui leur fera jamais une âme plus pure ?

Mais à leur tête — ô surprise plus grande encore ! — à leur tête, voici, voici monseigneur Duparc ! oui, Monseigneur Duparc, le prélat respecté à cent lieues à la ronde, Monseigneur Duparc lui-même, mitre en tête et crosse à la main, Monseigneur Duparc, vieillard infatigable, l'apôtre qui depuis quarante ans et plus catéchise et sanctifie la contrée de Michel Le Nobletz et de Saint-Pol-Aurélien, l'évêché de l'austère Léon et de la riante Cornouaille.

Et Monseigneur Duparc, le chef du Diocèse, a fait un large signe qui bénit. Il a fait aux quatre vents le signe de bonté et de miséricorde... Alors, ô Seigneur, pour les ennemis de Jésus, pour les druides égarés, réduits en cendres ; pour les nains des forêts et les sirènes corrompues de la mer, pour ceux de Tolente, d'Occismor et de Ker-Ys, la perverse, la luxurieuse, l'infâme, quelle débandade grotesque vers leurs repaires sylvestres ou liquides quand tombaient sur leur peau, lancées à la volée, les gouttes d'eau sacrée, les gouttes d'eau bénite...

Alors, peu à peu, se rétablit le silence sur le dolmen désert, entaché par la folie sanglante des aruspices, et autour de la Croix haute de Guiligui qui domine la mer.

Oui ! quel silence régnait maintenant ! En vérité, c'est à croire que je venais de faire un rêve...

Les vagues, lentement, s'apaisent. L'Océan est bleu et calme, comme le ciel...

Là-bas, le vieux donjon de Tanneguy-du-Chatel aux grands yeux d'aveugle reprend son sommeil séculaire, à peine troublé par le vol croassant des corneilles...

Un oiseau chante sur l'une des branches de la Croix qui a entendu et protégé mes songes d'enfance et de jeunesse.

Serait-ce un rouge-gorge ? Il a, sur son plumage, comme le raconte la légende, cette tache de sang versé à Gethsémani par le Sauveur du monde.

Seigneur ! Marquez-moi, marquez-moi aussi pour l'éternité parmi les agneaux de votre bercail : Aujourd'hui, j'ai communié à jamais en vous, avec ma fille, Régine-Annaïk, dans la chapelle de votre père nourricier, le bon charpentier Joseph de Nazareth...

21 mai 1942.

L'UN DE NOUS...

I

J'ai puni mon enfant et je l'ai fait souffrir
et cependant, c'est moi qui ai versé des larmes.
A-t-il du moins compris le sens de ma colère ?
Sait-il le grand amour qui armait ma vertu ?

Ainsi, nous maudissons parfois Dieu, notre père.
Comprenons-nous toujours le sens de la douleur ?
Pense à cela, mon fils, au milieu de tes pleurs.
Et surtout, mon enfant, crois en Lui... Et espère.

II

Il fut le frère du chanteur aveugle des rues
qui râcle son violon parmi les courants d'air
et aux passants indifférents à sa misère
soupire sa plainte ingénue.

Poète, il l'était sans doute,
mais à quoi bon dans notre siècle de fer ?
Autant finir comme Eva Lavallière :
Actrice fêtée, elle se fit tertiaire...

Dieu, qui de tout console, nous attend sur sa route.

EN MARGE

Patrick et moi, nous sommes sortis ce matin dans la tiédeur ensoleillée d'avril.

Et nous sommes entrés au jardin de l'Evêché, paisible et fleuri.

Des papillons voletaient çà et là, furtifs.

Nous nous sommes assis sur un banc, adossé à la cathédrale Saint-Corentin. Patrick jouait dans l'herbe et je rêvais.

Je rêvais que, moralement aussi, je suis ainsi en dehors de l'Eglise mais appuyé sur Elle. J'écoutais avec une sympathie émue ses chants qui montaient vers le Seigneur et je m'attendrissais au souvenir des anciens jours — si loin, si doux, — de mon enfance.

Entrer dans l'Eglise ? C'était me soumettre à la confusion de l'ombre, aux disciplines parfois étroites.

Alors, je suis resté au dehors, dans l'azur de la liberté, dans la bonne chaleur vraiment divine du jour, dans la lumière...

ASCÈSE

J'aime cette route d'Ergué-Armel.

Seul, souvent, je m'y promène, ému par le spectacle des collines lointaines, des champs à perte de vue.

C'est l'automne. Les feuilles jaunies des arbres tombent comme des mains coupées sur le sol encore humide ; la vallée, à ma gauche, esquisse son geste de lassitude vers l'horizon désert, une fumée monte là-bas d'une maison isolée. Quelle paix, quel calme enveloppant après les heures troubles que nous venons de vivre !

Et là-bas, c'est le cimetière, après ce tournant qui nous montre encore le monde : Quimper et sa belle cathédrale. Le cimetière, asile du silence et à côté, à l'abri de ce grand arbre tutélaire où les oiseaux chantent comme une éternelle espérance, la petite église moussue, aux bonnes odeurs d'encens, l'Eglise, refuge du pauvre, l'Eglise, infatigable consolatrice, l'Eglise, porte du Ciel...

KALÉIDOSCOPE

Dans la toile d'araignée du monde,
— un toboggan illuminé —
telle une mouche emprisonnée,
me voici, scrutant les étoiles.

Sur ma tête, un essaim d'abeilles
et des éclairs à m'en faire frissonner...
J'aime ! Et ne sais que pardonner...
Et ma vie se gâche en paroles.

Mon œuvre, du fond de ses limbes,
se plaint de ne pas être née...
Mais je ne sais que ricaner
et crie que la sagesse est folle.

Pauvre esthète, amant des nuages
qui roulent dans un ciel damné,
pourquoi toujours t'abandonner ?
Oh ! que fais-tu du temps qui passe ?

— L'amour est doux ; la gloire est vaine :
Je lis dans des yeux bien-aimés !
Roulez, tambours ! Sonnez, trompettes !
En Dieu seul est l'Eternité !

RICHARD SKELTON

Richard Skelton, le fils du comédien, allait mourir,
Richard Skelton, enfant de sept ans à peine.
La leucémie inguérissable rongeait le sang de ses artères.

Alors, son père,
son père ému par tant de deuil et de misère,
son père quitta tous ses plaisirs, son foyer, sa patrie,
et l'emmena, le cœur meurtri,
bien au delà des fleuves et des prairies,
voir toutes les belles choses de la Terre.

La vie de son enfant devait être si brève !

En hâte, à flots pressés, il lui donna tout son amour,
il lui donna tout le rêve
dont est capable un être assoiffé de bonheur.

▼▼

Ainsi, cachant nos pleurs,
cachant au fond de nous nos misères secrètes,
nous les chantres des fleurs,
des femmes et des parfums, des oiseaux et des fêtes,
nous, les poètes,
nous qui savons combien la vie est fugitive,
à cette humanité qui tâtonne et qui souffre,
qui rugit et blasphème,
donnons le meilleur de nous-même...

MARINES

I

Un vent de désespoir passe en trombe sur ma vie. Qui suis-je ?

— Je suis semblable à l'amiral Villeneuve après la bataille de Trafalgar. Son *Bucentaure* est en feu mais le pavillon flotte encore à la corne du navire. L'Empereur est mécontent de lui qui n'a pas démérité, et il se suicide, après avoir écrit une lettre touchante à sa femme dans un hôtel meublé de cette bonne ville de Rennes...

II

Mon fantôme erre maintenant
parmi les rades et les brumes...
Qu'il y épanche sourdement
ses rancœurs et ses amertumes !
La Vie était une croisière
sans capitaine et sans pavillon...
Je n'ai jamais eu vent arrière ;
j'étais plus pauvre que Villon.

III

Bretons ! Enterrez-moi, la face tournée vers la mer.

Elle a été ma vraie patrie...

Brest fut le vieux vaisseau où j'ai combattu pour la Liberté.

Seigneur ! Exaucez celui qui vous en prie: Faites de moi un marin pour mon Eternité !

ELLE...

I

Elle viendra, sournoise, et moi je lui dirai :
— Je sais ! J'attendais ta visite.
Mais vois ! J'ai là, sur le chantier,
un livre inachevé.
Ne me prends pas trop vite...

Sera-t-elle indulgente à ma douce prière
ou rira-t-elle alors de mes naïfs espoirs ?
Qu'importe ! J'ai chanté lorsqu'il faisait trop noir
et mon chant étouffa le cri de ma misère.

Mes vers survivront-ils ? J'ai allumé ma lampe
au détour du sentier, dans le bois solitaire.
Viennent la pluie, la peur, la haine et le tonnerre :
Je t'attends, voyageur, mon fantôme, mon frère...

II

...Et quand je serai mort,
1 comme pour Salaun, le fou du bois,
une fleur invisible jaillira de ma bouche
et tout autour voleront
ces oiseaux que sont mes poèmes.

Ils sont le meilleur de mon âme,
de ce que fut ma vie.
Ils parleront pour moi quand je ne serai plus.
Et survivre ainsi, ô poète,
n'est-ce pas là ta victoire ?
N'est-ce pas là ta destinée ?

●

EPITAPHE

Un vrai poète ici repose.

Pardonne à Dieu qui l'a permis,
toi qui lus ses vers ou sa prose.
Souvent pensif, jamais morose,
il vécut sans morgue et sans pose.

Sera-t-il sylphe, archange ou rose ?
Priez pour lui, vous, ses amis,
afin qu'au Paradis promis
sa mort soit son apothéose...

✝

(*Cercle de Bretagne*)

EDITIONS SESAME
15, Rue Loucheur
Brest (Finistère).

Dépôt légal 4e trimestre 1958

Imprimerie du Cantal, Aurillac.